

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JESUS BEARING HIS CROSS.

"They conduct him to a place called Calvary."

Lith. & Pub. by N. Currier, 23 Spruce St. N.Y.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL,

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO PARAITRA DONC LE 19 DE CE MOIS.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 5 Janvier 1860.

No. 1.

SOMMAIRE.—Le premier de l'an (Poésie).—Chronique de la Quinzaine.—Bazar.—Cercle Littéraire.—Ordinations.—Mutations et nominations dans le personnel du Clergé.—Oraison funèbre de Mgr. Plessis, par feu Messire Rainbault.—La fable, par M. Paul Stevens; la Laitière et le Pot au Lait; le Singe montrant la lanterne magique.—Importance de la Propagation des bons Livres.—Aux Fumeurs.—Le poète Werner.—Présent de Noël (Poésie.)

AVIS IMPORTANT.

Ceux des abonnés de *L'Echo* qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaudeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, petite rue St. Joseph, No. 23, en face de l'HOTEL-DIEU, ou à MM. Plinguet et Cie., tous autorisés à en donner quittance.

Le Premier Jour de l'An.

Nous voilà tous ici plus âgés d'une année ;
Le temps presse sa marche, et la vie est bornée,
L'homme est un pèlerin vers un monde plus beau,
Qui, d'année en année, approche du tombeau.
Quand il faudrait penser, le monde court aux fêtes ;
Pourtant ce jour vanté n'épargne point nos têtes ;
Son retour ici-bas n'apporte pour présents
Que des rides de plus, et plus de cheveux blancs.
Ne faisons pas défaut à la coutume antique,
Mais rendons-lui son sens moral et poétique :
Un grand peuple s'instruit jusque dans ses loisirs ;
Où n'est pas la raison, il n'est point de plaisir.
Autrefois, dit l'histoire en ses doctes annales,
Ces prémisses de l'an se nommaient saturnales ;
Pour quelques jours, alors, l'esclave était seigneur,
Le maître était valet ; jeu d'enfant, jeu menteur,
Qui durait trop pour l'un, durait trop peu pour l'autre :
Tout état nous sied mal, quand il n'est pas le nôtre.
On s'amusait sans frein, et dans tous les plaisirs,
A force d'en user, s'émoussaient les désirs.

Le monde en était là, quand devant cette orgie,
Du Christ on vit soudain se dresser l'effigie ;
Au sein même de Rome, où les excès du mal
Armaient d'un fouet vengeur la main de Juvénal,
Les chrétiens en prière, à ces retours d'année,
Liaient l'ère nouvelle à l'ère son aînée.
Par de nouveaux bienfaits ; de nouvelles vertus
Les poussant chaque fois vers un progrès de plus.

Ils allaient l'un chez l'autre, et leurs mœurs fraternelles
Opposaient l'amour pur aux passions charnelles.
C'étaient des entretiens que nouait l'amitié ;
Dans les biens, dans les maux, tous entraient de moitié.
Ils parlaient des projets qu'un nouvel an fait naître ;
De l'avenir qu'on peut prévoir sans le connaître ;
Des vides que la mort avait fait autour d'eux :
Le malheur est moins lourd quand on le porte à deux.
Pour étrennes souvent, dans ces sages familles,
On donnait à dessein des colombes aux filles,
Comme reflet du cœur par Dieu même habité,
Qu'embaument la sagesse et la pitié.
Les fils, fortifiés par l'exemple des pères,
Aimaient à recevoir des présents plus sévères :
L'Évangile et la Croix, ces deux grands souvenirs,
Qui suscitaient des saints et formaient des martyrs.

Ces temps-là ne sont plus ; le monde, en fait d'usages,
Hérite des mauvais plus souvent que des sages.
Aujourd'hui l'on préfère, aux biens d'utilité,
Les dehors séduisants de la frivolité.
Les mains serrent les mains, les cœurs sont à distance,
Le sourire est grimace, et l'amour inconstance ;
Le mensonge préside à plus d'un entretien ;
On se parle de tout, on ne conclut à rien.
Au moins, du temps des *preux*, de brillante mémoire,
Jusqu'aux jouets d'enfants, tout parlait de la gloire.
Repentant ou fidèle, en ces jours consacrés,
Chacun renouvelait ses serments révévés
De bonne foi, d'honneur et d'amour pour la vie,
Surtout de dévouement à sa chère patrie.

Ah ! laissons donc aux eots ces vains amusements
Qui n'élèvent pas l'homme à des enseignements,
Pratiques sans portée, actions puériles,
Qui rendent pour le ciel les nations stériles.
Entre tous les excès, gardant le vrai milieu,
Ayons toujours pour but notre Patrie et Dieu.
C'est ainsi qu'unissant ses deux forces vitales,
Nous nous relèverons de nos chutes fatales ;
Et qu'importe du temps le cours précipité
Si son aile nous porte à l'immortalité ?
Vous pensez comme moi, vous, poëtion choisie
D'un peuple que toujours berça la poésie,
Vous qui savez offrir, en ce siècle avancé,
Les urnes de vos cœurs aux parfums du passé.
Entrez avec mes vœux dans l'ère qui commence ;
Des rigueurs du destin sentez moins l'inclémence.
Cherchez avec courage un meilleur avenir,

Portés par l'es pérance et par le souvenir.
 Si j'avais la clef d'or du palais de la joie
 Je vous y mènerais par la plus prompte voie ;
 Je voudrais que n'es vers, chassant tous vos malheurs,
 Sur le bord de vos yeux arrêtaient les pleurs.
 Soyez heureux en tout ! Si la fortune hésite
 A rendre en vos foyers sa tardive visite,
 Au moins gardez toujours le trésor précieux
 De la force qui dompte un sort capricieux.
 Le bonheur passe vite aussi bien que la peine.
 Esclaves, exilés, nous portons tous la chaîne ;
 Qu'elle soit d'or, de fer, c'est toujours un fardeau
 Que l'âme doit laisser rivé dans le tombeau.

La pauvreté qui fuit le vice et la paresse
 Est plus près du bonheur que l'oisive richesse.
 L'artisan qui travaille et borne ses désirs,
 Où le riche est blasé, trouve de vrais plaisirs.
 Il ignore l'ennui, la mollesse, l'envie
 Et ces mille besoins tyrannisant la vie.
 Aux notions du bien finit tout son savoir
 Il a le sentiment du droit et du devoir.
 Dans son humble logis si moins de luxe brille,
 L'ornement du foyer pour lui c'est la famille.
 Il ne doit qu'à lui seul son aisance, son pain,
 Et l'or qu'on gagne ainsi ne salit pas la main.
 DONC, BONNE ANNÉE A TOUS ! ne laissez pas vos âmes
 Eteindre dans les pleurs de généreuses flammes.
 Au courage un chrétien ne fait jamais défaut :
 Si le bon sur résiste, en portez-le d'assaut :
 Remettez-vous en marche, achevez le voyage
 A tout homme imposé sur ce sol de passage.
 Le sage qui sert Dieu, le cherche, le comprend,
 Comme Job, s'humilie, espère et se repent.

HEBRARD.

Chronique de la Quinzaine.

Propagation de la Foi ;—Monseigneur de Charbonnel ;—Extrait d'une lettre des Conseils centraux à Pie IX ;—Pont Victoria ;—Fête de Noël à Montréal ;—Souhaits de bonne année.

Encore une année d'écoulée, où l'Eglise a eu ses épreuves, mais aussi ses consolations et ses triomphes.

Elle a été attaquée, combattue ; ses ennemis se sont ligés contre elle, qu'a-t-elle perdu et qu'ont-ils gagné ? Ses enfants se sont pressés autour d'elle et ont rendu un plus vif témoignage de leur foi et de leur dévouement ; de plus ferventes prières se sont élevées vers le ciel. Gloire à Dieu, paix aux âmes de bonne volonté ! l'Eglise est restée ferme, confiante, inébranlable, unie à la foi de son Chef admirable, Pie IX ; et maintenant il semble bien évident que c'est elle surtout, qui profitera de la suite et du développement des nouveaux événements.

Mais ses ennemis, que sont-ils devenus pendant ce temps-là ? ils ont beaucoup réclamé, reproché, menacé ; ils ont fait plus, ils se sont réunis de tous les coins de l'horizon et ils ont marché comme d'un commun accord, vers un même but ; ils ont invoqué le droit et la force, réclamé des armes, et demandé d'être mis à l'épreuve ; mais quelques mois se sont passés, et déjà les armes tombent des mains des plus déterminés, tandis que l'opinion même la plus complaisante semble embarrassée de ses clients. Enfin les peuples commencent à trouver qu'ils n'ont rien gagné à rempla-

cer des Evêques et des Cardinaux-Vicaires par des Agents de Police et des Chefs de Partisans.

C'est donc avec un nouvel espoir que nous commençons cette année. Toutes les difficultés ne sont pas résolues, mais l'expérience des derniers mois a beaucoup avancé les réflexions et l'intelligence des esprits. Au milieu de ces luttes la lumière se fait ; les déclamations des impies ne serviront qu'à leur condamnation, et de même qu'au siècle dernier les attaques contre la doctrine ont amené des réponses éclatantes et victorieuses, ainsi les objections qui sont faites actuellement au nom des peuples et de la société, amèneront des réponses non moins claires et non moins triomphantes.

Comme il a fallu reconnaître Dieu dans le monde, dans la nature, dans la vérité, dans la famille, il faudra aussi le reconnaître dans le monde politique et dans l'organisation de la société.

La réponse, il est vrai, se trouve déjà dans d'illustres auteurs, Balmès, le P. Lacordaire, Mr. de Maistre, Louis Veuillot et en particulier dans ce livre admirable où le chanoine Margotti compare l'état de l'Angleterre avec la situation de l'Italie Pontificale ; seulement les nouveaux événements et leur expérience font passer toutes ces démonstrations dans l'universalité des esprits et les rendent évidentes, profondes, populaires.

Pendant que l'Eglise bravait ces attaques, au loin de nouvelles conquêtes se préparent ; l'Afrique, les Indes et la Chine offrent des chances plus favorables au zèle des Missionnaires et au progrès de la civilisation. En Afrique, la France est déjà à Madagascar, à Bourbon, au Sénégal, à l'isthme de Suez et sur la Mer Rouge, sans compter Alger et la régence de Constantine ; et voilà l'Espagne qui vient s'unir à sa sœur aînée et aux efforts, et aux œuvres de la propagande chrétienne. Cette vieille nation catholique, avec un enthousiasme comparable à celui des Croisades, s'est mise en campagne contre les Maures, et elle a déjà près de quatre-vingt mille hommes sur pied ; depuis les Pyrénées jusqu'aux Rives du Midi, un frémissement d'ardeur et d'enthousiasme a passé sur cette population si glorieuse autrefois, et au lieu de s'épuiser et de s'anéantir dans des luttes intestines et dans des divisions de partis, elle va porter cette ardeur qui la dévore, cette activité sans aliment qui la consumait dans les champs de l'Afrique, pour conquérir à la vérité et soumettre des contrées magnifiques, pleines de richesses et de ressources, mais qui se perdaient dans une barbarie et une corruption, toujours croissantes.

On dit que cette inspiration subite est venue d'une haute intelligence, qui a compris ce qu'il fallait à ce grand peuple de l'Espagne pour l'élever, le sauver et le protéger contre lui-même, aussi bien que contre les ennemis ; voilà donc quelle est la puissance d'une idée ; que Dieu en bénisse l'auteur ! qu'il la féconde et la fasse fructifier pour la consolation de la grande famille catholique.

Au même moment, la Cochinchine se voit tenue en

respect par les canons français; les Indes et le Thibet vont offrir plus de facilité aux travaux des saints et hardis Missionnaires de l'Évangile, et enfin la Chine sera attaquée par des moyens assez formidables, pour lui faire observer ces traités si favorables qu'elle avait d'abord signés, et qui seraient d'une protection si grande pour tant de jeunes Églises naissantes. Ces expéditions lointaines ne sont, sans doute, que le commencement d'un ensemble d'opérations que le temps développera et étendra plus tard; nous ne sommes qu'au début d'une mission civilisatrice que Dieu veut donner à la France.

Ainsi, l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi entre dans une voie toute nouvelle, qu'elle n'a pas cherchée, sur laquelle elle ne croyait pas devoir compter, mais qui, on le pense bien, peut avoir des résultats incalculables.

Au lieu d'un pays ennemi ce serait un pays allié, qu'on irait désormais Évangéliser; on n'aurait plus à lutter contre la crainte, l'intérêt, la pusillanimité qui arrêtent chaque année tant de convictions. Le Missionnaire avec la lumière qu'il apporte, serait appuyé par tout le prestige de la puissance et de la force d'une grande nation; Dieu, sans doute, n'a pas besoin de tous ces moyens extérieurs pour faire triompher sa cause, mais il y recourt quand il lui plaît, comme il y a recouru du temps de Constantin, de Charlemagne et des Croisades. Il peut s'en passer, mais il ne fait pas moins éclater sa puissance en se servant de tout cet appareil extérieur, qu'en s'en passant.

Du reste, la Société de la Propagation sait bien sur quels secours elle doit avant tout compter. Le Conseil général adresse sans cesse à ses associés l'invitation de prier et de supplier l'Auteur de tout bien; le même Conseil a déjà demandé, il y a deux ans à l'Amérique, un de ses Evêques, Mgr. de Charbonnel, pour prêcher cette grande œuvre; et il paraît qu'à la suite des résultats obtenus par la parole si vive et si ardente de l'orateur éminent, la même mission va bientôt lui être confiée; enfin, en même temps, le Conseil s'est adressé au Souverain Pontife pour déposer à ses pieds l'hommage de sa reconnaissance, comme la demande de ses bénédictions.

Nous citons quelques passages de la lettre du Conseil :

« Les Conseils centraux de Paris et de Lyon déposent aux pieds du St. Père le tribut de leur profonde reconnaissance pour le Jubilé qu'il a bien voulu leur accorder. La Bénédiction a été si grande que la collecte annuelle a considérablement augmenté et est montée à plus de six millions, six cent quatre-vingt mille francs. Combien ne doit-on pas admirer la bonté de la Providence qui accorde de telles ressources dans un moment où tant de contrées, fermées jusqu'ici à l'Évangile, semblent prêtes à s'ouvrir ? »

C'est pourquoi le Conseil unissant dans une même action de grâce, Celui de qui tous biens procèdent et

le Pontife par qui ils ont été donnés, remercie le Seigneur en le conjurant de multiplier les jours du Règne de Sa Sainteté. Puissent ses jours s'écouler dans la paix, la prospérité et la joie, afin que l'Église et les missions lointaines jouissent longtemps encore des fruits de sa vigilante Charité! etc., etc.

Pendant que ces grands événements se passent au loin, Montréal a, dans les temps où nous sommes, sa part aux grandes choses; son Pont est achevé, et est déjà entré en opération; c'est la plus grande œuvre de ce genre qui existe, de même que le fleuve St.-Laurent avec ses grands lacs, son parcours si majestueux et si régulier, sur une telle longueur et avec une telle masse d'eau, est le fleuve le plus remarquable qu'il y ait dans le monde entier. Ce Pont a 8000 pieds de longueur, 24 piliers; il coûte £1,500,000 et présente 10,400 tonneaux de fer et trois millions de pieds cubes de maçonnerie, employés dans sa construction, ainsi que nous le dit la dernière revue mensuelle du *Journal de l'Instruction Publique* qui est plus intéressante, plus vive et plus piquante que jamais. On peut déjà prévoir d'immenses avantages résultant de ce nouveau moyen de communication coïncidant avec l'achèvement des grandes lignes de l'Amérique. Il n'y aura que quatre jours entre la Nouvelle-Orléans et Portland, et le Golfe du St.-Laurent; et d'un autre côté entre Liverpool et Chicago, il n'y aura pas plus de douze à quinze jours de parcours. Montréal profitera de cette nouvelle voie de commerce de l'Amérique Septentrionale, et nous devons nous en réjouir pour l'avenir et les intérêts du pays. Que la foi règne toujours dans les cœurs, que la volonté souveraine soit recherchée avant tout, et le reste sera donné par surcroît; c'est ce que bien des entreprises importantes déjà accomplies, ou en voie d'exécution, ou en préparation, nous donnent lieu de prévoir.

Pour finir, comme nous avons commencé, par les intérêts d'un ordre supérieur, nous dirons que la fête de Noël a été célébrée de la manière la plus solennelle et la plus édifiante, dans la ville de Montréal. Affluence dans les Églises, pendant toute la journée, cérémonies imposantes à la Cathédrale, piété et recueillement partout; enfin à la Paroisse musique parfaite, sur laquelle nous avons entendu faire des observations par une autorité si compétente que nous nous faisons un devoir de les consigner ici. La messe exécutée était la première d'Haydn, c'est une de ses plus belles; elle a été parfaitement rendue, les chanteurs étaient nombreux, surtout parmi les enfants. L'orgue qui a déjà des proportions immenses a été parfaitement joué par M. Labelle; enfin une dizaine d'instrumentistes distingués ajoutaient encore à la beauté de l'ensemble. Les morceaux principaux ont été enlevés avec un entrain et une précision qui fait honneur au goût et au progrès des enfants. La *Pastorale* et un *Tantum ergo* du P. Lambillotte, deux excellents morceaux choisis entre tant d'autres, ont été chantés avec une perfection complète. Seulement si

nous avons à exprimer un désir, c'est qu'un plus grand nombre de chanteurs et d'instruments puissent être accueillis dans de telles solennités.

Le local est aussi vaste qu'il est nécessaire pour exécuter la plus belle musique ; l'Orgue est déjà d'une très grande puissance, le Chœur des enfants est très nombreux et arrivé à une précision et à un ensemble rares. Si parmi nos chanteurs et nos instrumentistes capables, un plus grand nombre pouvait se réunir aux élémens qui existent déjà, l'on arriverait à un résultat à peu près unique, même dans les plus grandes villes de l'Europe. Ce serait un temps bien employé, une diversion heureuse aux occupations ordinaires, un concours précieux pour développer le goût et le sentiment des grandes choses dans notre population. Chaque année, des collèges et des différentes institutions sortent beaucoup de jeunes gens qui ont tellement réussi dans l'étude de la musique, qu'ils peuvent espérer d'arriver à une vraie science ; mais pour cela, il faut l'exercice et la continuation des premiers efforts, qui n'empêcheraient pas les occupations obligatoires, mais les protégeraient au contraire contre des distractions plus dangereuses et plus funestes.

Nous faisons cette demande au nom des jeunes amateurs des beautés de l'art ; nous la faisons aussi pour l'intérêt du culte religieux, et nous n'oublions pas, dans notre sympathie, le digne Directeur de ces belles solennités religieuses. Qu'il se voie bientôt secondé dans son zèle et son talent par des phalanges de voix, par une armée d'instruments et par toutes les batteries complètes d'un Orgue Colossal.

Nous ne pouvons passer sous silence la sainte Croisade prêchée, ces jours derniers, par Mgr. de Charbonnel. Avec quel bonheur l'a-t-on vu apparaître dans la chaire de Vérité ; combien a-t-on goûté cette voix puissante, ce geste énergique et plein de force, cette parole si imposante quand il faut affirmer, si vibrante et si touchante quand il faut parler au cœur et au sentiment ! Ah ! nous ne nous étonnons pas du succès universel qu'il a rencontré dans les principales villes de France, à commencer par la capitale, et nous prévoyons d'avance la bénédiction qui va s'attacher encore à ses paroles, quand elles vont de nouveau retentir dans les grandes paroisses de Paris, comme dans le reste de la province.

Pourquoi nos désirs ne pourraient-ils le fixer ici encore bien des jours ? On pourrait aller loin chercher des orateurs, mais on trouvera difficilement plus de science, plus de sentiment, plus de force ainsi réunies, et surtout, appuyées et soutenues par le souvenir de tout le bien que l'éminent Evêque a accompli, pendant plus de dix années, au sein de cette ville. Que de grâces pourraient s'attacher à sa parole dans la vaste paroisse de Montréal !

Du reste, le chroniqueur offre à chacun ses vœux et ses souhaits ; à vous, chers parents, une pluie de prospérités et de joies : à vous, jeune homme, la réalisation de tous vos désirs pour devenir un citoyen

utile, estimé et aimé de tous ; à vous, mademoiselle, la gloire de votre pensionnat, ou la joie de votre famille, de grands succès, et la première place avec le premier prix ; aux propagateurs de notre œuvre la bénédiction pour le zèle qui les anime ; à la Chronique d'être sans cesse émaillée d'idées nouvelles, et, comme l'on dit dans le grand monde littéraire, toujours palpitante d'actualité.

A nos abonnés, nous souhaitons beaucoup de bienveillance et d'indulgence unies à la grâce insigne de la persévérance, et de l'exactitude à payer d'abord le prix pour l'année 1859, et même celui pour l'année 1860 : si nos vœux sont exaucés nous oserions promettre en retour de nouvelles améliorations, voire même, quelques morceaux de musique choisis et quelques gravures ; car, qu'on le sache bien, l'intention des éditeurs est de marcher constamment dans une voie de progrès ; c'est-à-dire que, loin de chercher à réaliser des bénéfices, les avantages offerts par l'augmentation des abonnés seront consacrés à améliorer de plus en plus leur publication.

Enfin, à l'Echo lui-même, qui est un jeune enfant d'une année, qui commence déjà à très-bien marcher tout seul, nous lui souhaitons une longue existence, d'inombrables lecteurs, et tout particulièrement de répondre à ses heureux commencements.

Bazar du Cabinet Paroissial.

Nous sommes dans les soirées d'hiver, le nombre et les besoins des lecteurs augmentent tous les jours. Pour encourager tous ces intérêts, allons donc au Bazar. Il faut d'abord des livres populaires qui occupent et charment les longues soirées de tant de familles ; qui retiennent au foyer domestique le père et les jeunes gens et qui entretiennent et exercent la science naissante de ces jeunes savants qui vont aux écoles, et parmi lesquels l'on trouve déjà de très-habiles lecteurs et de jeunes lectrices des plus capables.

De plus, il faut des livres pour la jeunesse lettrée. Il serait à désirer qu'elle pût connaître, à mesure qu'ils paraissent, ces livres remarquables propres à éclairer sa foi, élever son esprit et former son cœur. Cette lecture lui apprendrait que les plus grands talents s'attachent de plus en plus à la vérité religieuse, ou même y reviennent, s'ils s'en sont éloignés dans des temps mauvais ; il faut de ces livres. Il y a de nouveaux ouvrages de M. de Montalembert, du Cardinal de Wiseman, de M. de Falloux, du Dr. Newman ; on a enfin les ouvrages de l'illustre Père de Ravignan, les nouvelles Conférences du P. Félix, etc., etc. Il faut répandre toute cette lumière nouvelle dans l'esprit des jeunes gens, leur donner tous les moyens d'être au courant de ce mouvement religieux des grands esprits de notre époque.

Or, pour cela, rien de mieux que de venir au Bazar.

Nous avons besoin aussi de livres d'un esprit relevé, distingué, mais amusant. Car enfin, quelque distraction est nécessaire aux œuvres ordinaires, quelque récréation à tant d'occupations et à tant de préoccupations que donne la vie. Elle se charge elle-même de donner à chacun toute la part de sérieux qu'il est capable de porter; il faut bien chercher quelque relâché lorsque la journée s'est passée dans tant d'œuvres absorbantes; un peu de repos fait grand bien. Mais que de livres nouveaux peuvent répondre à ces besoins! Editions splendides, illustrées, Œuvres historiques et dramatiques, Morales et Religieuses, au courant desquelles il serait facile de se tenir, avec quelques ressources de plus, et qui bien choisies auraient une si heureuse influence.

Donc, pour répondre à tous ces intérêts, ALLONS AU BAZAR, et avant qu'il commence, n'oublions pas d'envoyer au Révérend Messire Mercier quelques objets pour garnir cette immense et magnifique Salle, où nous pourrons admirer toutes les belles choses préparées par les dames et les demoiselles de Montréal et dans les brillants pensionnats des Sœurs de la Congrégation de N.-D. et des Dames du Sacré-Cœur.

Vous, dignes mères de famille, vous procurerez à vos enfants une distraction et un amusement que Dieu bénira pour leur bien comme pour votre consolation.

Vous, jeune homme, vous trouverez une agréable soirée et la chance de gagner mille objets charmants et des plus utiles, quand ce ne serait que l'écritoire et la plume de luxe avec laquelle vous allez commencer *Le 1er volume de vos Œuvres complètes.*

Vous, mademoiselle, vous déploieriez les trésors de cette obligeance, de cette bonté, de cette amabilité qui vous caractérisent et avec lesquelles le succès de toute bonne œuvre est assuré, tandis que vous en serez très-certainement récompensée au centuple.

Venez donc, au 9 Janvier prochain à la Salle nouvelle de lecture—Il y a place pour tous—Rue Notre-Dame, près la Place d'Armes.

Cercle Littéraire.

Les membres du Cercle Littéraire sont priés de se rendre samedi, le 7 janvier courant, à la salle ordinaire de leurs réunions, pour s'occuper de l'organisation d'une séance publique, qui devra avoir lieu dans la salle du nouveau Cabinet de Lecture paroissial.

D.-H. SENEAL,
Prés. C. L.

Montréal, 3 janvier 1860.

Ordinations.

Samedi 17 décembre, Monseigneur l'Evêque de Cydonia a fait une Ordination générale dans la Chapelle du Grand Séminaire. MM. A. Contu et P.-A. Laporte ont reçu la tonsure. MM. J. Renaud, A. Peladeau, A. Germain et J. Sauvé, du diocèse de Montréal; J. Poulin et Bealm, de Boston; M. Barry, d'Al-

bany, et T. Daly, d'Halifax, ont reçu les Ordres mineurs.

MM. J. O. Bonneau, de Montréal, et J. F. Laboureau, de Toronto, le sous-diaconat.

MM. Ed. Glowalski, de Hamilton, G. Jeannotte et P. Deguire, de Montréal, le diaconat.

MM. M. Martin et C. Boissonneau, de Montréal, ont reçu la prêtrise.

Le même jour, M. T. Pepin fut ordonné prêtre, par Mgr. de Montréal, dans l'église de la Longue-Pointe.

Dimanche 18, M. M. Lavallée fut ordonné prêtre par Mgr. de Montréal, dans l'église de Ste. Elisabeth; le même jour, Mgr. de Cydonia donnait la prêtrise à M. A. J. J. Vinet, dans l'église de Lachenaie.

Lundi 19, Mgr. de Montréal donna la tonsure dans la chapelle du collège de Joliette, à MM. J. Woods, J. Bélanger, J. Séguin, P. Beaudry, de Montréal; et à M. Bélanger et C. Hudon, de Québec.

Mutations et Nominations dans le personnel du Clergé.

M. Lemonde vient d'être transféré de la cure de St.-Sauveur à celle de St.-Callixte.

M. M. Caisse, du vicariat de St.-Barthélemi à la cure de St.-Sauveur.

M. A. Labelle, du vicariat de Jacques-le-Mineur à la cure de St.-Antoine-le-Grand, près St.-Jean-Chrysostôme.

M. Primeau, du vicariat de Berthier à celui de St.-Barthélemi.

M. N. Levêque, du vicariat de St. Louis de Gonzague à celui de St. Thimothé, en remplacement de M. Foisly qui est nommé curé de St. Stanislas de Kostka.

M. Lassalle, du vicariat de Laprairie à celui de St. Bernard de Lacolle.

M. Tassé, du vicariat de St. Bernard de Lacolle à celui de St. Martin.

M. Martin nommé vicaire à St. Jacques-le-Mineur.

M. Lavallée " " à St. Henri.

M. Boissonneau " " à Huntingdon.

M. Pepin " " à Laprairie.

M. Vinet " " à Berthier.

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui l'Oraison funèbre de Mgr. Plessis, prononcée autrefois dans l'Eglise Paroissiale des Trois-Rivières, le 22 décembre 1825, par M. J. Rimbault, curé de Nicolet et Supérieur du Séminaire.

Nous avons tout lieu de croire que ce discours est inédit, cependant nous n'oserions l'assurer. Quoiqu'il en soit, nous prions le Vénérable ami de l'*Echo*, qui a eu la bonté de nous faire parvenir le manuscrit, d'agréer nos sincères remerciements. Puisse-nous recevoir souvent de semblables travaux!

ORAIISON FUNÈBRE

DE

Monseigneur J. D. PLESSIS, Evêque de Québec,
MORT LE 4 DÉCEMBRE 1825.

Omnia autem multitudo videns occubuisse Aaron, flevit super eum.—Lorsqu'on eut appris la mort d'Aaron, le deuil fut général parmi le peuple. (Num., C. 20 v 30.)

Israël pouvait-il consacrer un monument plus sincère de son amour et de sa reconnaissance, à la mémoire du Souverain-Pontife, que la douleur qu'il fait éclater en apprenant sa mort ? Ces pleurs, ces sanglots de toute la Nation ne sont-ils pas le plus bel éloge du mérite d'Aaron ?

Hélas ! ce trait frappant des livres Saints présente une triste conformité avec le funeste événement qui vient de plonger tous les fidèles de ce Diocèse dans l'affliction la plus amère. Un pasteur révérend, l'ornement du Sanctuaire et l'honneur de sa Nation, précipité du poste élevé, qu'il remplissait si digne ment, dans le tombeau.

Au premier bruit du danger dont il était menacé, quelles vives inquiétudes se manifestèrent de toute part ! Cependant un rayon d'espérance, séduisant notre douleur, semblait prometteur de le rendre à nos désirs. Vœux impuissants ! Le glaive de la mort l'a frappé.....

Avec quelle espèce de terreur et de frémissement ne reçutes-vous pas le coup accablant qui vous annonça la perte irrévocable d'une tête si précieuse et si chère ? Cet élan d'une douleur si profondément sentie et si énergiquement exprimée dans la capitale de son Diocèse, n'a-t-il pas jailli au loin, pour porter le deuil et la consternation, comme l'épave fatale poussée par un vent violent, propage l'incendie et embrâse en un moment une vaste forêt ? Est-il un coin de cet immense Diocèse qui n'ait senti et fait éclater la douleur la plus profonde ? *Omnia autem multitudo videns occubuisse Aaron, flevit super eum.*

Or, ce concert de regrets et de larmes, ce sentiment unanime d'amour et de vénération publique, cette émulation d'honneurs funèbres accordés à ses cendres chéries, par le Clergé et par les fidèles, que dis-je ! par le Chef même du Gouvernement de cette Province, (le Comte Dalhousie) ; par les classes les plus honorables de la Société, ne sont-ils pas un hommage éclatant rendu au mérite de l'illustre défunt ? Ne proclament-ils pas ses vertus, ses talents, ses bienfaits, bien mieux que ne pourrait le faire notre faible voix ?

Que viens-je donc faire ici ? Offrir des consolations à votre douleur ?..... Et comment ?..... Est-ce en vous exposant toute la grandeur de la perte que nous déplorons ?..... Oui, M. F., c'est en entendant parler de ce qu'on aime, de ce qui nous touche, qu'on parvient à calmer son chagrin, et on ne tarit la source de ses larmes qu'à force de pleurer.

Ne nous refusons donc point cette triste consolation ; répandons à la fois des larmes et des pleurs, des soupirs et des éloges sur le tombeau du plus aimé des Pasteurs, et du plus digne de regrets. Si ce triste devoir attriste nos cœurs, il satisfait du moins notre reconnaissance. Qui pourrait lui refuser un tribut d'honneur, dû à sa dignité ; un tribut d'estime et de vénération, dû à son mérite personnel ; un tribut de regrets et de prières dû à ses bienfaits et aux avantages qu'il procura à la Religion et à sa Patrie ? C'est de ce triple hommage que se compose l'éloge funèbre consacré à la mémoire de **P'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME JOSEPH OCTAVE PLESSIS, ÉVÊQUE DE QUÉBEC, CONSEILLER AU CONSEIL LEGISLATIF DE CETTE PROVINCE, ETC., ETC., ETC.**

Mais comment remplir ce cadre immense que je viens de me tracer ! Le pinceau le plus habile et le plus hardi suffirait-il pour donner à un sujet si intéressant la couleur et l'expression convenables ? Dépourvu des moyens nécessaires pour une tâche si importante, je n'ai qu'un avantage, et je le reconnais, c'est de trouver d'avance, dans les dispositions de ceux qui m'entendent et dans l'affection publique pour celui dont j'ai à faire l'éloge, l'assurance de vous plaire.

Tels sont les préjugés du monde, sur la véritable grandeur, qu'on admire, qu'on encense un guerrier profane, couronné par la victoire ; et l'on regarde avec indifférence un St. Evêque, couronné par la Religion. Cependant, que sont ces lauriers, toujours arrosés du sang des malheureux vaincus, auprès de ces bienfaits touchants, de ces services nombreux et importants, dont la Société aussi bien que la Religion ont été redevables, dans tous les temps, au ministère et au zèle de ses premiers Pasteurs ? Autant la Religion est élevée au-dessus de l'Etat, autant par proportion, l'honneur et le lustre qu'elle répand sur les premiers et les plus grands de ses Ministres, l'emportent réellement sur la vaine gloire du siècle qui n'est souvent qu'orgueil et mensonge.

Si je n'avais l'avantage de parler devant des personnes disposées, autant par devoir que par habitude, à reconnaître l'anguste caractère des Evêques et l'éminence de leur dignité, je leur dirais qu'ils sont dans l'Eglise ce que les Princes sont dans l'Etat ; qu'ils sont les soutiens de la Religion ; les images vivantes de Jésus-Christ, le Pontife éternel ; ses Ambassadeurs auprès des Rois et des Nations ; les successeurs des Apôtres, les principaux Pasteurs de son troupeau ; qu'en eux réside la plénitude du sacerdoce de la Loi de grâce, la source de la juridiction, et la puissance spirituelle.

C'est donc un assez beau sujet de louanges, pour l'illustre défunt, Monseigneur PLESSIS, d'avoir été promu à la dignité de l'Episcopat ; d'avoir été choisi pour présider au gouvernement de ce Diocèse. Mais, comme c'est moins la place qui honore que les titres qui y ont élevé et les succès qu'on y a obtenus, il est

facile de montrer que c'est avec raison que cette Eglise regrette en sa personne un de ses plus grands et de ses plus excellents Evêques ; par la manière dont il est parvenu à cette place éminente ; par l'honneur avec lequel il a soutenu ce haut ministère ; par le zèle qu'il y a déployé ; par sa fidélité à en remplir les devoirs. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans le simple récit des distinctions, des vertus et des travaux de son Episcopat.

Ne cherchons point, dans des considérations extérieures, des raisons de son élévation ; c'est en lui-même que je trouve les fondements de sa grandeur future. La Providence qui le destinait au gouvernement de cette Eglise, l'avait doué des qualités nécessaires à l'Evêque de ce vaste et pénible Diocèse. Un tempérament robuste et agissant, un amour constant du travail, un courage à toute épreuve, une fermeté d'âme que rien n'ébranlait. Il montra de la maturité dans un âge où la raison commence à peine à se développer. Dans les amusements de son enfance, on découvrait un fond de gravité et de sagesse qui le fit toujours distinguer de ses condisciples. L'éducation qui sert d'ordinaire à cultiver ou à embellir un fond brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. Avec un esprit naturel et facile, solide et étendu, l'étude n'eut point de difficultés qu'il n'applanit, point de dégoûts qu'il ne dévorât, point d'obstacles qu'il ne surmontât. Aussi, fit-il des progrès rapides ; dans toutes ses classes, il eut des compétiteurs et des rivaux, mais aucun ne lui disputa la prééminence. Du reste, redevable de son succès non seulement à son travail assidu, mais surtout à une facilité rare et précoce, il en devenait par là même moins propre à juger de ce qu'il en coûte aux esprits ordinaires, dans l'acquisition de la science ; de là vient que si plus tard, dans la vue d'abrégier le cours des études, il fut porté à introduire certaines méthodes, qui, il faut l'avouer, n'ont pas eu tout le succès qu'il avait désiré, on doit l'attribuer à cette même facilité naturelle avec laquelle il acquérait ce que les autres ne peuvent communément acquérir qu'à l'aide d'un long travail.

Appelé à l'Eglise dès l'adolescence, élevé comme un autre Samuel à l'ombre du Sanctuaire ; on le vit montrer un extérieur plein de décence et de réserve. Les maximes sévères et la régularité de la discipline Ecclésiastique n'eurent rien à changer en lui. Formé sous les auspices et par les soins de Maîtres habiles, les prêtres de St.-Sulpice, dans l'art d'élever la jeunesse destinée au culte des autels, (auxquels, dans des circonstances que la délicatesse ne me permet pas de caractériser, il ne pouvait s'empêcher de rendre justice, lors même qu'il n'adoptait point leur façon de penser) il sut toujours aussi, par une conduite soutenue, s'acquérir leur estime et leur approbation ; et par sa capacité, mériter leurs éloges.

Encore dans les derniers rangs de la Hiérarchie, il était déjà honoré de la confiance intime d'un Prélat, Monseigneur Olivier Briant, si capable de se con-

naître en mérite. Par un juste retour, notre jeune Lévite était plein de respect et de vénération pour son Protecteur. Non seulement il en adopta les maximes et les principes, on eût dit qu'il aimait à en prendre les goûts et les manières ; tant les bons modèles ont d'influence sur les esprits droits et sur les cœurs bien nés.

Un nouvel Evêque, Monseigneur J. P. Hubert, a succédé à Mgr. Briant, sans que rien ait été changé dans la position de son habile Secrétaire. Déjà initié au Gouvernement Episcopal, il en était devenu comme un instrument nécessaire. Il préludait au Ministère dont il devait être revêtu. Ayant suivi le nouveau Prélat dans ses visites pastorales, il connaissait déjà le Diocèse, avant d'être promu au Sacerdoce ; aussi l'Evêque connaissant combien il pouvait lui être utile, profita de la première occasion pour le fixer près de sa résidence ordinaire.

La ville de Québec venait d'être plongée dans la consternation par la perte funeste et prématurée d'un Pasteur tendrement chéri. (1) Quel successeur sera trouvé propre, sinon à sécher la source des larmes, du moins à combler le vide laissé par cette perte immense ? Notre jeune Secrétaire est à peine revêtu de la Prêtrise ; il n'a pas encore fait l'apprentissage du Ministère sous un vétéran du Sanctuaire, ... il est vrai ; mais sa capacité supplée en lui à l'expérience. Le choix qu'en a fait son Evêque, pour remplir cette place importante, a été pleinement justifié par les succès qu'il ne tarda pas à obtenir.

Qu'il est difficile de succéder à un de ces hommes rares, en qui la Providence semble avoir uni les formes les plus aimables, aux qualités les plus insinuanes ! Des manières affables, des mœurs douces, un caractère heureux, ayant des attraits invincibles, quelle tâche pour un successeur, pour peu qu'il se montre sous des formes moins faciles ; chacun ne semble-t-il pas lui reprocher ce que la nature ne lui a pas donné au même degré qu'à son prédécesseur ? Le moyen de s'insinuer dans les cœurs, de faire taire les préventions ?

Etsi l'on parvient, en pareil cas, sinon à faire oublier l'objet de l'affection publique, du moins à se concilier les esprits et à forcer l'estime et la confiance ; en attendant que les autres qualités plus solides, bien que moins séduisantes, lui aient conquis l'amour et l'attachement les plus vifs, il faut, convenons-en, un de ces mérites transcendants, qui sont un phénomène plus rare encore que le premier.

Et pour vous montrer jusqu'à quel point Mgr. Plessis y réussit, je n'aurais qu'à en appeler au témoignage du public ; mais ne hâtons point le récit de deux événements, dont l'un nous cause tant de joie et dont l'autre sera longtemps le sujet de nos regrets.

Le nouveau Pasteur a pris possession de la Cure de Québec : je ne le suivrai point dans cette carrière, où il a déployé tant de capacité et fait tant de bien. Quel esprit d'ordre dans l'administration de cette

(1) Mr. Aug. Hubert, Curé de Québec, noyé devant la ville, en 1794.

grande paroisse ? quelle mémoire pour ne rien oublier des diverses affaires auxquelles il avait à pourvoir ? Il prévoyait tout, non seulement pour lui, mais encore pour tracer à ses Collaborateurs leur tâche journalière. Malgré les déplacements presque continuels, un concours varié de personnes et d'événements, il connaissait tous ses paroissiens par leur nom ; il savait leurs besoins, leurs affaires ; rien n'échappait à sa sagacité, à sa prévoyance. Assidu au Ministère le plus pénible, le Tribunal de la Pénitence ; toujours prêt, soit à distribuer le pain de la parole de Dieu, dans des prênes méthodiques, pleins de la plus solide instruction ; soit à visiter les malades, dans les Hôpitaux, dans les prisons, dans les endroits les plus escarpés de la ville ; soit à concerter avec son Evêque les affaires les plus épineuses, à discuter les matières les plus abstraites..... et tout cela, sans cesser un seul jour de vaquer quelque temps à l'étude, à une étude analogue à son Etat ; que dis-je ? ses amusements avaient toujours quelque but utile. C'est à cette époque, et chargé d'occupations nombreuses, qu'il crût utile d'apprendre une langue, dont il se sut bon gré dans la suite d'en connaître assez, pour s'en servir dans certaines occasions. Mais, je sens que ces détails, qui n'entrent point comme matière obligée d'un tel sujet, ne font que suspendre vos esprits dans l'attente de sa promotion à l'Episcopat.

Le Siège de Québec venait de vaquer par la cession du Titulaire (1) ; sentant sa mort prochaine, il voulait servir utilement son Eglise, en hâtant la nomination d'un Coadjuteur, dans un temps où une longue vacance du Siège aurait pu exposer le Diocèse à de graves inconvénients. Quel héritier sera appelé à ce poste éminent ? Déjà vous avez nommé le digne et laborieux Curé de Québec. Quel autre en effet eût paru plus propre à une administration dont il connaissait déjà tous les ressorts ? Habile et rompu dans les affaires, versé dans toutes les connaissances propres à un Evêque, connaissance approfondie et familière de l'Ecriture Sainte, de l'Histoire Ecclésiastique, des Saints Pères, du Droit Canonique, des différents Rites et Usages de cette Eglise, avec un grand fond de piété, de vertu, de zèle ; ayant d'ailleurs donné en toute occasion de sûres garanties de sa loyauté envers le Gouvernement de sa Majesté ; quel autre, dis-je, semblait plus capable de soutenir l'honneur de la Religion et de servir son Pays, dans le rang de Premier Pasteur de l'Eglise du Canada ?

La voilà donc élevée sur le chandelier cette lumière, qui, sans avoir été tenue cachée sous le boisseau, avait besoin d'être exposée sur un lieu plus éminent pour répandre au loin son éclat ! Quelle consolation pour le vertueux Prélat Mgr. Hubert, qui venait de se démettre, de voir appelé à lui succéder un jour celui qu'il avait investi de toute sa confiance ! C'était Aaron, chargé de

mérites, qui, avant de mourir, se dépouillait des armements du Grand-Prêtre, pour en revêtir Eléazar.

O l'intéressant spectacle aux yeux de ses amis et de ceux de la Religion, que celui de sa Consécration, où nous le vîmes, le front couvert du Bandeau Sacré, et décoré, par les mains du Pontife Consécrateur, des insignes sacrés de l'Episcopat ; où nous pûmes le contempler, dans toute la pompe du Souverain Sacerdoce ! La présence du Représentant de son Roi et de tant de personnes recommandables par leur rang, n'était-elle pas comme un présage de la faveur qu'il sut depuis constamment mériter de toutes les classes de la société.

Tel il parut alors, tel vous l'avez vu nombre de fois, et toujours saisis à cette vue d'une admiration religieuse. Ne fixions-nous pas, avec complaisance, nos regards sur la personne de cet auguste Prélat, dans les fêtes pompeuses dont il aimait, par sa présence, à augmenter la splendeur, et où la majesté de sa présence imprimait si vivement dans tous les cœurs cette sainte vénération pour le Sacré Ministère, et cette haute idée de la Religion dont il était lui-même pénétré ?

Ne le considérons plus que comme chargé du redoutable fardeau de l'Episcopat. Il est vrai que, pendant quelques années que vécut encore son illustre Prédécesseur, il ne partagea que le travail de l'administration sans en partager l'autorité. Mais la mort fatale et presque subite du cher et digne Evêque, Monseigneur Denaut, ayant de nouveau rendu le siège vacant, ce fut l'illustre défunt que nous pleurons, que le droit y appelait. Il y monta d'un pas ferme, et y commença cette carrière de près de vingt années que la Providence nous l'accorda.

Qu'ai-je fait jusqu'ici, M. F. ; fallait-il lasser votre patience, et consumer, à préparer mon sujet, un temps qui aurait mieux servi à développer les talents éminents qu'il fit briller pendant la durée de son épiscopat, les vertus qu'il a pratiquées, les bienfaits qu'il a répandus ? C'est ici qu'il faudrait, non pas tant, des talents oratoires (puisque le sujet se recommande assez de lui-même), mais une mémoire vaste et fidèle, pour vous exposer la longue liste de ses bonnes œuvres, de ses vastes entreprises, pour l'agrandissement et l'affermissement de notre sainte Religion et pour étendre le bienfait de l'éducation. C'est en commençant sa carrière pastorale qu'il put dire avec le Grand Apôtre : *ego autem impendam et libentissime impendam pro animabus vestris.* (2 Cor.) "J'emploierai volontiers tout ce que je puis et je m'emploierai moi-même, au-delà de mes forces, pour votre bien, et surtout pour le salut de vos âmes."

Qui pourrait dire tout ce qu'il a fait, pour assurer, par des règlements sages, l'ordre des Fêtes, rétablir les Rites Sacrés dans la forme que nous les voyons, régler la Discipline, mettre en vigueur les Lois Ecclésiastiques, faire observer les Saints Canons ? Chef attentif et vigilant d'un Clergé nombreux, il s'étudiait à discerner le caractère de ceux qui le composaient, leur conduite, leur science, leurs mœurs, leurs

(1) Mgr. Hubert s'était démis en Septembre 1797, en faveur de son Coadjuteur Mgr. J. Denaut.

talents, leurs vertus, leurs services; rien ne lui échappait, afin d'en faire la destination, suivant leur capacité et pour le plus grand avantage de l'Eglise.

Pasteur éminent de toutes les paroisses, il en faisait l'objet constant de son attention et de sa sollicitude. Absent, il avait toujours l'œil sur elles, il les gouvernait par une correspondance habituelle de dépendance et de subordination. Présent, il les consolait, il les instruisait, il les réformait dans ses visites pastorales. C'est vous que j'en atteste, vous qui l'avez accompagné, n'avez-vous pas été étonnés de voir qu'il pût suffire à tant de travail, à tant de fatigues? N'admirez-vous pas cet esprit d'ordre, de détails, de discussion, de patience; cette fécondité de moyens, cette facilité à varier ses instructions, à les proportionner aux besoins particuliers, à donner au pain de la parole, qu'il distribuait toujours avec aisance et toujours avec fruit, tous les goûts, comme la manne du désert.

Qu'on se représente cet Apôtre intrépide, bravant l'intempérie des saisons, et la fureur des éléments pour aller verser, sur les contrées les plus éloignées de son vaste Diocèse, sur des terres laissées jusque-là presque sans culture, la rosée de ses bénédictions et la chaleur pénétrante de son ministère fécond. Mais, que dis-je? après s'être consumé dans ses visites multipliées, ce pays si étendu a des limites trop étroites pour son zèle. Il brûle d'aller porter aux pieds du trône l'expression de la reconnaissance pour les faveurs distinguées qu'il a reçues de son Souverain, et de très humbles suppliques pour les Institutions qu'il avait créées ou étendues.

Il parcourt de vastes contrées, paraît avec honneur à la Cour des Souverains et dans les Palais des Princes de l'Eglise. Le premier de tous ses prédécesseurs, il fait voir aux pieds du Chef de l'Eglise, dans la Capitale du monde Chrétien, un Evêque du Canada, offrant sur le tombeau des Sts.-Apôtres, l'hommage de son parfait dévouement et du plus profond respect de son troupeau. Il méditait depuis longtemps une division du territoire immense, soumis à sa juridiction; il n'eut qu'à soumettre ses vues pour qu'elles fussent approuvées. A peine a-t-il obtenu l'objet principal de son voyage, et sans accorder à la curiosité rien de plus que ne lui laissait le temps de pourvoir à l'accomplissement de ses vues, il lui tarde de revoir son Eglise. Cette Eglise, éloignée des ravages que l'incrédulité, les guerres de l'ambition et d'autres dissensions politiques avaient causés aux Eglises naguère si florissantes des contrées qu'il parcourait, lui était devenue encore plus chère.

Oh! combien cette démarche fut appréciée par ses chers Diocésains! Combien il dut se trouver dédommagé de ses fatigues et de ses courses, par l'enthousiasme que causa son retour dans la Capitale de son Siége! Je ne vous peindrai point ici cette scène attendrissante dont plusieurs d'entre vous ont pu être témoins, lorsqu'au sortir de Nicolet, où il s'était reposé quelques jours au milieu des fêtes simples et

naïves, aux accents de la joie vive et pure des jeunes Etudiants de son Collège, il mit le pied sur le sol des Trois-Rivières. Rappelez-vous cette députation nombreuse et honorable, déployant sur les eaux du fier St.-Laurent, l'oriflamme sacrée? Je crois entendre leurs acclamations redoublées, se mêlant aux cris de joie dont la ville faisait retentir les airs. Avec quel plaisir il recevait et rendait les saluts! Avec quel touchant abandon chacun se félicitait de revoir son Evêque après une si longue absence!.....

Mais ce n'était là que le début du triomphe qu'on lui préparait dans la Capitale, et dont chacun a lu ou entendu la description. Une seconde députation flottante, remontant le fleuve, comme pour accuser de lenteur celle qui avait précédé; une population impatiente, parcourant les rues de la ville, se répandant sur les quais, tous les vaisseaux de la rade pavés, les citoyens les plus recommandables rivalisant d'ardeur et de joie... quelles acclamations! quelle ivresse! quelles touchantes démonstrations d'amour et d'allégresse! C'est au milieu de ce bon peuple, qui se pressait pour voir son Pontife, son père, son bienfaiteur, que notre illustre voyageur monte au Temple, rendre ses actions de grâces de la protection et des faveurs de la Providence qui le rend à l'affection de ses ouailles. Il faut l'avouer, que sont auprès de cet accueil public et spontané, ces triomphes si vantés, ces démonstrations d'un peuple servile, pour flatter l'orgueil d'un héros, triomphes qui coûtaient tant de sang aux malheureux vaincus, et à leurs propres nations?...

Si après, on l'avait vu tomber dans l'opinion publique, n'aurait-on pas pu dire que tout cet éclat n'avait pas tant de rapport avec la personne qu'à certaines circonstances dont la politique sait tirer parti; mais non, comme c'était au mérite personnel que ces honneurs étaient accordés, on ne verra point les sentiments du public changer à son égard. De son côté, il ne se tonne pas plutôt au milieu de son cher troupeau, qu'il sent redoubler son zèle et travaille avec une nouvelle ardeur à lui être utile... Avec quelle satisfaction, il annonça la faveur Royale qu'il avait obtenue pour le Séminaire de Nicolet.

Cette grâce du Souverain était, en effet, un des fruits les plus heureux de son pénible voyage. Par-là, cette Institution, qui, d'une modeste Ecole Elémentaire, libéralement dotée pour cette paroisse par un de ses Pasteurs, et qui était devenue l'émule des anciens Collèges de la province, a acquis des fondements solides, et sera un des plus beaux monuments de la prévoyance, du zèle et de la générosité du Pontife que nous pleurons et qui y a attaché son nom, comme celui d'un de ses fondateurs. C'est lui, qui, lorsque cette maison n'était encore qu'au berceau, en avait deviné les destinées, qui avait prévu le secret de son aggrandissement, qui en avait préparé les moyens; de sorte que sans rien ôter au mérite de son premier

Donateur, (1) on peut bien attribuer au Prélat la principale gloire d'un établissement qu'il lui fallut racheter avec l'aide de son Clergé, et que par le sacrifice d'une partie de son revenu, il a agrandi et élevé au point où nous le voyons aujourd'hui. Hélas ! son zèle méditait la reconstruction de cette maison, mais la mort ne lui a pas permis d'en exécuter le projet. C'est une tâche qu'il a laissée à son successeur, héritier de sa pensée, et à son Clergé qui s'honore aujourd'hui de remplir ses intentions.

Que n'a-t-il pas fait pour obtenir une semblable protection pour un établissement du même genre, (le Collège de St.-Hyacinthe), dans un autre canton peuplé, qu'il avait encouragé de tous ses moyens ! Mais si ses vœux n'ont point eu le même succès à cet égard, on ne peut lui refuser l'honneur de l'avoir sollicité avec la même ardeur.

Un faubourg étendu de la ville de Québec, St.-Roch, manquait d'un lieu pour l'exercice de la Religion. Par le zèle actif du Prélat, une vaste Eglise s'élève au centre des habitations sur un terrain acheté longtemps auparavant, et dès lors destiné à cet usage. A peine l'édifice est-il achevé, qu'il devient la proie des flammes : un appel aux citoyens a bientôt réparé ce funeste accident ; le temple sort de ses ruines plus grand et plus beau que le premier. Ce n'est pas tout, comme l'éducation de la jeunesse est à ses yeux l'appui nécessaire de la Religion, de vastes bâtiments consacrés à cette fin s'élèvent à ses frais auprès de cette Eglise, destinés à devenir le berceau d'un nouveau Séminaire, où seront reçus les enfants qui auront montré plus de capacité, dans les différentes écoles déjà fondées et établies, bien des années auparavant, dans ce quartier populeux.

Pour énumérer cette foule de bonnes œuvres, auxquelles il prit la plus grande part, il faudrait parcourir tous les points de ce vaste Diocèse : Et les paroisses nouvelles qu'il institua, les Eglises ou Chapelles qu'il fit bâtir ; les Ecoles qui lui durent leur naissance, ou qu'il affermit ; les vocations qu'il encouragea, soit dans les Séminaires, soit dans les cloîtres ; les travaux publics auxquels il contribua, seraient autant de témoins de son désintéressement et du zèle dont il était animé pour le bien public. Et ce zèle n'était point resserré dans les bornes de son pays. Que de sujets à qui il procura une éducation ecclésiastique dans son Séminaire, pour secourir les Diocèses voisins ! Que de Missionnaires il envoya desservir des Eglises lointaines, qui en étaient dépourvues ! Si les moyens eussent été proportionnés à son zèle, combien d'autres entreprises il aurait commencées, ou même achevées dans la courte durée de son Episcopat !

Que le temps ne me permet-il de dire un mot de chaque autre titre qui lui valurent l'estime et la reconnaissance de son Clergé ? Il faudrait rappeler

les Conférences pleines d'instructions qu'il faisait aux jeunes théologiens dans le Séminaire où il demeurait ; ces discours latins qu'il adressait à certains jours de Fête à ses Prêtres assemblés ; mais surtout cette *Société de Secours et de Bienveillance, Société de St.-Michel*, qu'il fonda en faveur des membres infirmes du Clergé. Plusieurs fois ses prédécesseurs avaient tenté, mais en vain, de procurer à leurs prêtres devenus malades par l'âge ou l'infirmité, cette précieuse ressource qui sert non seulement à soulager les membres de cette société, mais qui contribue puissamment à soutenir d'autres œuvres qui lui sont étrangères.

Sa correspondance n'est pas moins propre à déposer en faveur de son mérite. C'est en la parcourant qu'on a de la peine à concevoir comment il a pu y suffire ; c'est dans ses lettres si multipliées qu'on découvre ce fond de sagesse, de prudence, d'instruction, de sagacité pour les affaires, cet esprit naturel, disons aussi, cet enjurement qui lui était propre, et qui brillait dans ses conversations familières.

Je le sais, il eut le sort de tous les hommes publics ; parmi ses Institutions, il en est qui ont été généralement louées et approuvées ; d'autres ont été blâmées et censurées : ces dernières l'ont été peut-être trop sévèrement, bien que personne n'ait accusé ses intentions ; les premières l'ont été sincèrement par la force de la vérité. Qui ne sait que l'opposition a deux effets ? Si elle ne sert à obvier au mal, elle ne fait que l'aigrir et l'irriter.

Amateurs des beaux arts, vous attendiez qu'à son retour d'Europe, il eût parlé avec admiration des monuments, des chefs-d'œuvre de tout genre qu'il avait dû rencontrer dans les diverses contrées qu'il parcourut, et surtout dans l'Italie, cette terre classique des arts et du goût, dans la Ville Eternelle, dans la Capitale du monde chrétien... mais souvenez-vous qu'il voyagea en Evêque et non en artiste... Si vous l'avez entendu mettre en comparaison les beautés naturelles de son pays natal, la grandeur de ses fleuves, la majesté de ses forêts, la hauteur de ses montagnes, la fraîcheur de ses établissements nouveaux, avec les travaux gigantesques et les merveilles artificielles de la vieille Europe, qu'il semblait mettre bien au-dessous, n'accusez point son goût et son discernement, reconnaissez en cela cet instinct, ce penchant que la Providence a sagement mis dans le cœur de tous les hommes, pour tout ce qui tient au sol de leur patrie. Ainsi le berger des Alpes, né au sein des glaces et des frimas, accoutumé aux scènes tantôt majestueuses et tantôt horribles, que lui présente une nature agreste, et un ciel dont la sévérité cède bientôt à la tempête !

L'Apôtre des Nations sentant par inspiration qu'il lui fallait aller à Rome pour y verser son sang, assemble les fidèles de l'Eglise et leur déclare ouvertement qu'ils ne le verront plus, qu'il n'a rien négligé de tout ce qu'il avait cru devoir leur être utile, que près de terminer sa carrière, il pensait se rendre ce témoignage,

(1) Mr. Brassard, curé de Nicolet, mort en 1820, avait desservi 50 ans cette paroisse.

qu'il a soutenu un beau combat, qu'il a conservé le dépôt de la Foi du Souverain Juge... Après qu'il eut fini de parler, les sanglots succèdent au silence, tous se pressent autour de ce bienheureux Apôtre, tous sont pénétrés de ces dernières paroles, qu'ils ne devaient plus le revoir sur cette terre.

Quoique nous ne prétendions pas que notre cher et digne Evêque connût par inspiration sa fin prochaine, beaucoup de personnes peuvent se rappeler qu'il en parlait souvent, comme s'il en eût eu quelque pressentiment. Toutes ses dispositions parurent tendre plus particulièrement à sa mort. Ses infirmités croissantes, tandis qu'il semblait redoubler son application au travail, durent accélérer sa dissolution. Sans la croire si prochaine, il s'y prépara tous les jours, jusqu'à ce qu'enfin, plein de mérites acquis par une foule de bonnes œuvres, que je n'ai fait qu'exquisser, il fut frappé sans sentir le coup de la mort, pour aller paraître au tribunal du Juge Suprême...

Dieu seul est Saint, M. F., et si le même Apôtre ajoutait en tremblant que, quoiqu'il pût compter sur la pureté de ses intentions et sur ses œuvres, il ne se croyait pas pour cela justifié, parce que son Juge était le Seigneur son Dieu, qui voit en nous ce que l'amour propre nous empêche de découvrir. Ne refusons pas à l'âme du cher et illustre défunt, qui est l'objet de cet appareil lugubre, le tribut de nos supplications et de nos suffrages. Offrons tous ensemble la victime du salut, pour obtenir miséricorde à celui qui nous a voulu, et qui nous fit tant de bien.

Ah ! si cette âme généreuse, après la dissolution de sa dépouille mortelle, peut encore être sensible à la gloire de la terre, qu'elle jette un regard sur ses citoyens affligés, sur les larmes qu'ils mêlent à sa cendre, sur les tristes regrets dont ils honorent ses obsèques ; qu'elle vienne recueillir la plus douce récompense de ses fatigues, le plus sincère hommage de leur reconnaissance. Mais ne bornons pas à cela toute notre gratitude. C'est à nous, surtout Pasteurs, si justement affligés de la perte d'un tel Chef, nous qu'il traitait avec honneur, comme ses frères dans le sacerdoce, ses coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, dont il accréditait le ministère, dont il encourageait le zèle, dont il méritait la confiance. C'est à nous, surtout, qu'il convient d'arroser ses cendres chéries du sang de l'agneau divin, qui s'immole tous les jours entre nos mains sur nos autels. Et vous tous, qu'il a fait d'avance ses héritiers, *Séminaires* qu'il a établis, *Monastères* qu'il a réparés, *Ecoles* qu'il a fondées, *Eglises* qu'il a enrichies, jeunes *Lévites* qu'il a protégés, *Vierges* qu'il a dotées, *Fidèles* de tout sexe, de tout âge qu'il a secourus, élevez tous, en ce jour, des mains suppliantes vers le Dieu de miséricordes. Venez lui présenter tout le bien que vous a fait ce charitable Pontife, exposer à nos yeux votre désolation et vos larmes. Ah ! elles seront plus éloqu岸tes que tous nos discours ! Oh vous tous, amis fidèles et reconnaissants, laissez couler ses pleurs, ne tarissez point sur son éloge,

élevez un concert de plaintes amères et de regrets douloureux ! Hélas ! je sens, comme vous, ce que vous perdez, tout ce que nous lui devons ! Des hommes si dignes de vivre devraient-ils jamais mourir ?... Mais que dis-je ? Où l'excès de la douleur nous emporte-t-il ? Dois-je emprunter le langage des infidèles ? La terre n'est-elle pas notre exil et le Ciel notre Patrie ? Envisageons donc d'un œil plus chrétien l'instabilité de la vie, et la vanité de ce monde ; et en voyant sa gloire et ses grandeurs s'évanouir, apprenons à en détacher notre cœur. Oui, le vrai sage est celui qui, à l'exemple du vénérable défunt que nous pleurons, fait consister son bonheur dans sa vertu, ses richesses dans ses bonnes œuvres, son espérance dans son Dieu, et son ambition à mériter la couronne de l'immortalité, bonheur que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

Sur la Fable.

PAR M. PAUL STEVENS.

Le 14 Avril 1857.

MESSIEURS,

Le sujet qui m'amène dans cette tribune et que j'ai promis de traiter est d'une très-haute importance, considéré au point de vue littéraire, et ce sera de cette manière seule que je l'envisagerai. Je n'entreprendrai pas une longue dissertation, quoique le sujet y prête beaucoup, car l'apologue ne date pas d'hier. Il est presque aussi vieux que le monde. Mais avant de parler de la fable, voyons d'abord ce que signifie ce mot qui peut avoir tant de significations diverses et être employé dans une foule de circonstances différentes.

Si nous cherchons son étymologie sans aller fort loin, c'est-à-dire en nous arrêtant à la langue latine, nous y trouverons le mot *fabula* signifiant *conte*, récit, et qui dérive lui-même du verbe *fari*, parler.

Presque toutes les langues modernes de l'Europe ont dérobé ce mot *fabula* à l'idiome des Virgile et des Horace.

Les Anglais, les Français, les Allemands et leurs pères Flamands et Hollandais en ont tiré le mot *fable*. L'Italien, par corruption sans doute, en fit le mot *favola* et les Espagnols plus respectueux pour la langue-mère, se contentèrent d'éliminer l'n de *fabula*, et fabriquèrent ainsi le mot *fabla*.

Dans le sens primitif, *fable* est synonyme de *conte*. Quand je dis synonyme, j'entends parler que ces deux mots ont la même portée, la même signification.

L'usage cependant, aussi changeant que la mode, aussi bizarre que le goût, s'est chargé de leur donner insensiblement une signification et une valeur tout-à-fait distinctes. Le *conte* en effet n'a été créé que pour divertir, et si par hasard il est moral, ce qui n'arrive pas souvent, témoins Boccace et Lafontaine, on a grand soin de lui accoler une épithète et de l'appeler "conte moral." Ceci prouve à l'évidence que le conte moral fait exception dans le genre. La fable, au

contraire, messieurs, l'est toujours. Si elle emploie souvent, très-souvent, le mensonge ou la *fiction*, ce n'est que pour mieux faire ressortir la vérité dans tout son éclat. A l'aide de ce déguisement elle peut circuler impunément, sous les yeux de ceux-là même qu'elle attaque le plus impitoyablement. Les ornements que le fabuliste ingénieux et adroit lui prête la font accueillir chez les puissants dont elle châtie l'orgueil sans les effaroucher, et chacun du reste, car la nature humaine est, je pense, ainsi faite, sera tout disposé à se faire intérieurement l'application d'un récit ou d'une fable qui l'aura ému et lui aura reproché un vice ou un défaut, pourvu qu'il ne soit pas dépourvu de pénétration.

Donc la fable est non-seulement instructive, mais morale, essentiellement *morale*. Cela est tellement vrai, messieurs, que du moment que la fable est veuve de moralité, elle perd son titre glorieux de fable pour tomber dans la catégorie des contes.

A un certain point de vue, a dit fort judicieusement un commentateur habile, la fable est la poésie même ; car toute poésie est une fable. En effet, que l'on considère la poésie au point de vue de la forme ou du fond, du style ou du sujet, et l'on y découvrira constamment la métaphore. Otez la métaphore, la poésie devient impossible. Or, messieurs, qu'est la métaphore, sinon l'image. Et l'image dit deux choses, c'est-à-dire ce qu'elle représente et ce qu'elle cache ou plutôt ce qui se révèle par elle-même, d'où découle naturellement une troisième chose qui nous représente le rapport de l'image avec ce qu'elle exprime. Ainsi donc la meilleure et la plus courte définition de la fable sera celle-ci :

Une leçon de sagesse, cachée sous une image.

D'après ce que je viens d'énoncer, il faut nécessairement trois choses pour l'apologue : une vérité quelconque, d'abord ; ensuite une image quelconque pour l'habiller et la faire ressortir, et enfin le rapport entre cette vérité et cette image.

De l'harmonie parfaite de ces trois points fondamentaux dépend la beauté de la fable.

Il est sans doute encore deux points importants ou plutôt deux mots sacramentels que j'allais passer sous silence, mais que vous avez déjà devinés sans doute, messieurs ; je veux dire le *goût* et les *règles*. Mais sans considérer ces deux grands mots comme des épouvantails, abordons-les franchement, pesons leur puissance et voyons si elle ne ressemble pas un peu à ces fantômes qui naissent avec l'obscurité et meurent avec la lumière.

Le goût est le bon ton littéraire, ce sentiment des convenances, mais ce sentiment est aussi passager, aussi fugitif que les convenances elles-mêmes. Autre temps, autres mœurs. Tout change et se modifie ici-bas. Ainsi, par exemple, les fables d'Esopé, si courtes et si nues qu'elles soient, pouvaient fort bien passer pour des prodiges d'esprit et d'imagination dans son temps, tandis qu'aujourd'hui on les trouverait trop

sèches, trop arides et surtout trop dépourvues de détails et d'ornements. Certaines fables de Lafontaine même, de l'immortel Lafontaine, de l'inimitable Lafontaine n'ont plus cette grâce et ce charme qu'elles possédaient, il y a quelque vingt ans, parce qu'elles ne sont plus de notre époque, et qu'elles ont perdu leur actualité. Et certes l'on ne dira pas que Lafontaine manquait de goût. Le goût n'est donc, en fait de poésie et d'apologue, puisque la fable est la poésie, comme je l'ai dit tantôt, qu'une chose très-secondaire, je dirai plus : une affaire de convention et de circonstance, entièrement subordonnée aux temps et aux pays.

Quant aux règles, (en fait de poésie bien entendu,) elles ont, je l'avouerai, quelque chose de fixe et de déterminé, mais elles ressemblent un peu aux *lisières*. Elles assurent, il est vrai, les premiers pas de l'enfant, mais elles entravent la course de l'homme. Le génie ne les reconnaît pas. Il s'en affranchit ; il lui faut de l'espace et de l'air. Ses inspirations, voilà ces règles. Il a la conscience de sa force. Il sait que tôt ou tard son siècle ou la postérité lui rendra justice, aussi brave-t-il quelquefois les opinions d'une société qui demain ne sera plus, lorsqu'il travaille pour toutes les sociétés à venir.

A l'appui de ce que j'avance là, je ne puis citer un exemple plus frappant que celui du chantre d'Iliou.

Trois mille ans ont passé sur les cendres d'Homère,

A dit Chenier en vers magnifiques que la grandeur seule du sujet pouvait lui inspirer,

Et depuis trois mille ans Homère respecté

Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

Cet Homère, si jeune encore de gloire et d'immortalité, que fut-il toute sa vie ? Un mendiant sublime. Après avoir chanté, le jour, ses admirables épopées, à peine trouvait-il le soir un toit hospitalier où reposer ses membres fatigués. Il est vrai qu'après sa mort, sept villes grecques se disputèrent l'honneur de lui élever un mausolée superbe. Hommage tardif ! Le grand homme n'était plus, et l'histoire impitoyable, inflexible, accuse la Grèce, de siècle en siècle, d'avoir laissé mourir de misère son plus grand poète !

Cependant, à peu près vers la même époque, vivait en Phrygie un esclave étrangement difforme, bossu et tortu qui avait abusé de la permission d'être laid ; à telles enseignes que son premier maître l'offrit en vente un jour, afin de le faire servir de loup-garou, à un de ses amis chargé d'une lourde famille. Esopé, puisqu'il faut le nommer, cachait toutefois sous cette enveloppe, presque repoussante, une intelligence peu commune. La nature qui l'avait traité en marâtre, quant au corps, l'avait en revanche doté d'un esprit aussi subtil que profondément observateur, et cet esprit ne tarda pas à faire l'admiration de ses maîtres. Bientôt même sa réputation franchit les villes grecques. Plusieurs rois de l'Asie se disputèrent, tour à tour, l'esclave phrygien et cherchèrent à le retenir à leur cour, en le comblant à l'envie de présents magnifiques.

On dit même qu'on lui offrit la royauté. Quel était donc le secret de cette puissance à une époque où la force brutale était tout, la force intellectuelle rien, puisqu'Homère vécut mendiant et mourut mendiant ? Eh bien, messieurs, le sort de cette puissance résidait dans ce talent d'observateur qu'Esopé possédait au plus haut point et qui lui a dicté ces fables que nous admirons encore aujourd'hui.

Je puis avancer, sans crainte d'être contredit par que ce soit, que ses apologues firent faire plus de progrès à la civilisation de ces temps-là et contribuèrent bien plus à adoucir l'âpreté des mœurs que les époques d'Homère.

Cela se comprend, messieurs, et répond parfaitement à ce que je disais tout-à-l'heure : le goût est une chose de convention plus ou moins subordonnée aux époques.

Le génie plus délicat, plus raffiné d'Homère s'adressait à des gens délicats et raffinés. Ils étaient malheureusement rares alors, aussi Homère mourant laissa-t-il à la postérité le soin de venger sa glorieuse mémoire. Esopé, au contraire, parlait au peuple, dans le langage du peuple, et parvenait à frapper vivement son intelligence au moyen d'une brillante imagination. Il avait recours aux comparaisons pour rendre ses idées plus sensibles et frapper l'esprit paresseux des masses. Aussi quel effet ne produisirent pas ses comparaisons ou ses fables, car la fable n'est qu'une comparaison ? Quelle économie de paroles n'obtint-il pas au moyen de ses apologues qui, dans une dizaine de lignes, résument de longs chapitres et sous-entendent une foule de réflexions qu'il n'eût pas toujours été prudent pour lui d'émettre au grand jour dans toute leur crudité.

Où, messieurs, je le dis et je ne crains pas de le répéter : l'apologue éclairera toujours l'ignorance et quelque fois les hommes instruits. C'est par son moyen qu'on exprime le plus facilement une idée et qu'on fait comprendre, tout en amusant, ce que de longs raisonnements ne démontreront peut-être pas.

L'apologue, messieurs, a remporté d'éclatants triomphes à toutes les époques, là où l'éloquence avait, ou aurait échoué.

Permettez-moi de vous en citer quelques exemples.

Sans recourir à la Bible qui en contient une foule, car comme vous le savez fort bien, les prophètes, hommes indépendants s'il en fût, employaient presque toujours la parabole et quelque fois l'apologue pour parler aux peuples et aux grands de la terre, je me contenterai d'interroger l'histoire profane.

Je commencerai par l'histoire grecque.

Philippe de Macédoine convoitait la Grèce. Déjà son armée en avait envahi le territoire. Partout les Grecs couraient aux armes. Les Athéniens seuls semblaient insouciant du salut commun. Démosthène prévoyant le danger que courait sa patrie, monte à la tribune aux harangues, et improvise un discours admirable. Sa voix éloquente tonne, menace et supplie

tour-à-tour. Vains efforts, le peuple athénien reste muet à son appel. Tout-à-coup l'orateur abandonne son sujet pour aborder l'apologue.

« Un jeune homme, dit-il, avait loué un âne pour aller d'Athènes à Mégare ; c'était un jour d'été. Vers le midi, lorsque le soleil était dans toute sa force, le maître de l'âne et le voyageur se disputaient à qui profiterait de l'ombre que donnait le corps de l'animal. — Je vous ai loué mon âne et non pas l'ombre, disait l'un. — Non, répondait l'autre ; j'ai fait marché pour la bête toute entière et l'ombre qu'elle projette. » Alors l'orateur se tut et fit mine de s'en aller. Et les Athéniens de l'arrêter, en lui demandant le dénouement.

Eh quoi ! malheureux, s'écria alors Démosthènes, l'ombre d'un âne vous préoccupe et Philippe est à vos portes ?

Ce trait de fable réveilla les Athéniens de leur torpeur, ils prirent aussitôt les armes et combattirent vaillamment.

Passons maintenant à l'histoire romaine.

Rome avait à peine trois siècles lorsque les plébéiens qui se disaient fatigués de l'autorité des patriciens, sortirent en armes de la ville et se retirèrent sur le mont Aventin. Cette populace exaspérée et qui, déjà à cette époque, criait que le gouvernement s'engraissait des sueurs du *pauvre peuple*, aurait certes fait la sourde-oreille au discours le plus éloquent d'un Démosthènes. Que fit le consul Ménenius ! Il alla seul vers ces forcenés et leur raconta l'histoire de la révolte des membres contre l'estomac. Cet apologue si simple, si juste et tout à la fois si admirablement adapté à la circonstance désarma les mutins. Les haines se calmèrent tout à coup et Ménenius rentra en triomphe dans Rome, suivi par tout le peuple qu'un simple trait de fable venait de rappeler au devoir.

Dans cette circonstance difficile, l'apologue éclaira l'ignorance ; citons maintenant un autre cas où il éclaira des érudits. Je l'emprunterai à l'histoire de l'académie française par Péliçon et d'Olivet.

Le voici :

Une illustre compagnie trop portée autrefois à donner aux gens de qualité les places qu'elle doit aux hommes de lettres, inclinait à disposer d'un fauteuil en faveur d'un grand seigneur. Le célèbre Patru, d'un tout autre avis que ses confrères, les prie de surseoir à l'élection et improvise cet apologue.

Un ancien grec avait une lyre admirable. Il s'y rompit une corde. Au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent ; et la lyre avec sa corde d'argent, perdit son harmonie, et rendit des sons sourds et discordants.

Cet apologue donnait un congé en bonne et due forme au grand seigneur, et le scrutin prouva que l'académie n'avait pas moins d'intelligence que le peuple romain.

Je ne finirais plus, messieurs, si je devais entreprendre de vous énumérer tous les triomphes de l'apologue.

Permettez-moi, maintenant après vous avoir parlé d'Esopé, de mentionner en passant le nom du fabuliste latin Phèdre, et puis de faire un saut prodigieux de plusieurs siècles pour tomber face à face de notre maître à tous, présents, passés et probablement futurs, Jean de Lafontaine.

Quel nom glorieux pour la France ! Ce nom, messieurs, est demeuré le premier parmi tous ceux de l'antiquité et des temps modernes. Sans avoir créé un seul de ses sujets, Lafontaine a su se les approprier tout en imitant, et se rendre inimitable. Rempli de malice et critiquant sans cesse les travers de cette pauvre espèce humaine, le fabuliste faisait pardonner la hardiesse et la vérité de ses attaques par la grâce et la bonhomie de son style. Certaines de ses fables resteront éternellement comme monument impérissable de son génie, et feront toujours le désespoir de ceux qui essaieront de suivre sa trace glorieuse. Dans ses 12 livres de fables, quelle élégance et quelle étonnante flexibilité de style ! Quelle vaste connaissance de la littérature ancienne ! Quelle admirable simplicité surtout ! La naïveté même qui chez bien d'autres ne serait que de la niaiserie, réunit chez Lafontaine toute la force de la satire la plus mordante à la bonhomie la plus naturelle.

Tenez, messieurs, permettez-moi de vous citer au hasard deux fables de ce roi des fabulistes, et dites si ces éloges sentent l'hyperbole.

Je dis au hasard parce que dans Lafontaine on ne choisit pas. Il n'y a pas à choisir parmi tant de chefs-d'œuvre.

Eh bien ! messieurs, voici la *Laitière et le pot au lait*. Singulier titre en vérité. Voyons un peu quels rapports peuvent exister entre une laitière et un pot au lait :

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillons simples et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
 Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée,
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le renard sera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera, de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée ;
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marié
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce fut fait ;
 On l'appela le *Pot au Lait*.
 Quel esprit ne bat pas la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleurant
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ?
 Je suis gros Jean comme devant.

Le fabuliste qui vient immédiatement après Lafontaine, est, sans contredit, Florian. Sans être aussi dramatique que son maître, sans avoir ce vernis d'antiquité, brillant à un si haut degré chez Lafontaine, il n'en excelle pas moins dans l'art si difficile d'encadrer ses sujets. Ses fables sont surtout remarquables par leur ensemble. Elles ont un début, un milieu et une fin qui s'enchaînent sans brusquerie. Ajoutez à cela une touche gracieuse et délicate, un langage qui sent toujours la bonne compagnie et la plus exquise sensibilité, et vous aurez, messieurs, en quelques mots, le caractère des œuvres de Florian.

Comme exemple de ce que je viens de dire, je me permettrai de vous citer une de ses fables :

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, don! la prose et les vers
 Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
 Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
 Et tâchez de devenir clairs.
 Un homme qui montrait la lanterne magique
 Avait un singe dont les tours
 Attiraient chez lui grand concours ;
 Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
 Dansait et voltigeait au mieux,
 Puis faisait le saut périlleux,
 Et puis sur un cordon, sans que rien ne soutienne,
 Le corps droit, fixe, d'aplomb,
 Notre Jacqueau fait tout du long
 L'exercice à la prussienne.
 Un jour qu'un cabaret son maître était resté,
 (C'était, je pense, un jour de fête),
 Notre singe en liberté
 Veut faire un coup de sa tête.
 Il s'en va rassembler les divers animaux
 Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
 Arrivant bientôt à la file,
 Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
 C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
 Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
 On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
 A ces mots, chaque spectateur
 Va se placer et l'on apporte
 La lanterne magique ; on ferme les volets,
 Et, par un discours fait exprès,
 Jacqueau prépare l'auditoire.
 Ce morceau vraiment oratoire
 Fait bailler ; mais on applaudit.
 Content de son succès, notre singe saisit
 Un verre peint qu'il met dans la lanterne,
 Il sait comment on le gouverne,
 Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?
 Messieurs, voyez le soleil,
 Ses rayons et toute sa gloire.
 Voici présentement la lune ; et puis l'histoire

D'Adam, d'Eve et des animaux. . . .

Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !

Voyez la naissance du monde ;

Voyez. . . . Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir ;

L'appartement, le mur, tout était noir.

Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles

Dont il étourdit nos oreilles,

Le fait est que je n'y vois rien.

Ni moi non plus, disait un chien.

Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose

Mais je ne sais pour quelle cause

Je ne distingue pas très bien.

Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne

Parlait éloquemment et ne se lassait point,

Il n'avait oublié qu'un point...

C'était d'éclairer la lanterne.

Après ces deux maîtres, les disciples viennent en foule. On en compte plus de trois cents.

(A continuer.)

ŒUVRE DES BONS LIVRES.

ARTICLE IER

Importance de la Propagation des Bons Livres.

Un mal profond et inquiétant pour l'avenir travaille la société et semble la miner peu à peu. Les hommes graves et réfléchis de toutes les opinions en sont préoccupés ; on le répète de toutes parts, non seulement dans les chaires chrétiennes, mais dans les sociétés particulières et dans les assemblées publiques. Partout on voit avec effroi se répandre et se propager, avec l'esprit d'égoïsme et d'indépendance, l'oubli de la justice, de la probité, et ce qu'il y a de plus funeste encore, la licence, l'abandon des principes religieux, seuls capables, de l'avenir même des hommes les moins suspects, de conserver ou de rétablir l'équilibre et de nous rendre la sécurité.

Le mal est incontestable et avéré ; ses causes ne le sont pas moins pour ceux qui veulent voir et juger sans prévention. Une des principales et des plus dangereuses, ce sont les mauvais livres, ce poison des doctrines subversives qui corrompt les intelligences et les mœurs, pervertit les cœurs et anéantit la foi. Aussi, un Souverain-Pontife, s'adressant, il y a quelques années, à tous les Evêques du monde chrétien, crut-il devoir leur signaler, d'une manière spéciale, dans une lettre encyclique, les maux causés par les mauvais livres. " Sans parler de tant d'autres choses, disait Sa Sainteté, ne sommes-nous pas trop souvent réduits à voir les plus rudes adversaires de la vérité se répandre de toutes parts ; à les voir non seulement persécuter la religion par leurs mépris et leurs calomnies, mais encore envahir les cités et les hameaux, y établir des écoles d'erreurs et d'impiété, y répandre, par la voie de l'impression, le venin de leurs doctrines, usant avec assurance des sciences naturelles et des découvertes modernes. On les voit, dans le même but, pénétrer dans la chaumière des pauvres, parcourir les champs, s'insinuer familièrement au milieu du peuple dans les villes et des cul-

tivateurs dans les campagnes. Il n'est rien qu'ils négligent : bibles traduites en langues vulgaires et altérées, journaux pestilentiels, ouvrages de petit volume, séduction des raisonnements, charité simulée, distribution d'argent enfin, pour attirer et gagner à leur secte un peuple inculte, et surtout la jeunesse, et les porter à abandonner la foi catholique." Dirigée, en effet, par le philosophisme, l'hérésie et l'impiété moderne, la presse irreligieuse s'est posée en rivale de l'autorité divine et de la puissance temporelle, semblable à ces feux souterrains qui creusent les abîmes, dévorent les entrailles de la terre ou les dispersent dans les airs, elle ravage et consume les fondements mêmes de la société.

La religion Catholique est le but de ses traits et de ses attaques journalières. Des procédés de fabrication plus expéditifs et moins dispendieux, un fonds commun largement doté par une ardente propagande, ont permis au prosélytisme de l'hérésie ou de l'impiété de livrer ses produits à vil prix. Le poison a circulé non plus seulement par les gros livres, que lisent seuls les hommes de loisir et d'études, mais par ces feuilles légères, par ces éditions à bon marché, qu'une presse infatigable jette incessamment, comme leur pain de chaque jour, à toutes les intelligences. Il n'est plus nécessaire d'aller à la rencontre du mal. Les bons livres se font chercher ; les livres corrupteurs, sans parler de l'attrait qu'ils présentent au mauvais instinct de notre nature, n'attendent pas qu'on les désire ; ils viennent d'eux-mêmes frapper à notre porte, se placer sous nos yeux et dans nos maisons. Le salon de lecture, les librairies ambulantes, les publications à tous les prix et sous tous les formats, pleuvent de toute part autour de nous.

En présence du mal, les gens de bien seront-ils simples spectateurs ? se contenteront-ils de gémir ? laisseront-ils la contagion se répandre et infecter les parties encore saines du corps social ? Qu'on y prenne garde : il est de la plus haute importance, dans l'intérêt de la morale, de la société, de la tranquillité publique, de conjurer le danger, maintenant surtout qu'un besoin immense, celui de lire et d'apprendre, travaille plus que jamais les classes. L'instruction primaire, plus répandue, se développe chaque jour jusque dans les rangs du peuple ; mais pour que cette instruction soit un bienfait, il est d'une utilité extrême, d'une absolue nécessité de lui fournir un aliment sain, salutaire, sous peine de voir les mauvais livres causer les plus affreux ravages. Si l'on ne peut arrêter le cours de ce torrent, on peut du moins le contenir et le resserrer dans des bornes plus étroites. En rechercher les moyens est un devoir *pour tous*, parce que *tous* y sont intéressés. Il est facile de reconnaître qu'un seul nous est laissé ; la nature même du mal nous l'indique. Combattre le poison par le contre-poison, repousser les livres par les livres, offrir à tous ceux qui ont le désir et le temps de lire assez de lectures solides et variées pour les préserver de la tentation d'en faire de mau-

vaises ou de dangereuses ; favoriser et encourager la propagation de ce que la presse consciencieuse a produit d'ouvrages les plus substantiels, les plus purs, les plus intéressants en religion, en littérature, en science et arts utiles, afin de montrer à tous que les bons livres peuvent également préserver de l'ennui et procurer de douces jouissances. Les romans corrupteurs seront ainsi moins avidement recherchés, et la diffusion des lumières tournera au profit de la vérité.

Ce moyen de préservation et de salut a été compris depuis longtemps et a donné l'idée de diverses entreprises utiles pour la propagation des bons livres. Nous ne parlons que de celle qui nous paraît généralement la plus appréciée et la plus répandue, nous voulons dire l'établissement de bibliothèques paroissiales, de cabinets de lecture chrétiens.

Aux Fumeurs.

Voici une assez curieuse statistique des dépenses d'un fumeur réduites à leur *minimum* :

Un fumeur ordinaire brûle par jour 3 sols de tabac, soit par mois 4 fr. 10 sols ; il use quatre paquets d'allumettes chimiques, à 1 sol, ci 4 sols ; et 3 pipes au moins par mois, ci 3 sols : total 4 fr. 17 sols. C'est donc 48 fr. 4 sols par an, sans compter le temps perdu et les vêtements brûlés. Si une famille est composée d'un père et de deux fils fumeurs, voilà une dépense annuelle de 174 fr. 12 sols en fumée ! Cette somme paierait 1181 livres de pain, à deux sols et demi la livre ; c'est la nourriture de quatre enfants.

Qui le croirait ! le gouvernement français retire chaque année des fumeurs, des priseurs, des chiqueurs, un revenu de cent deux millions de francs.

Le Poete Werner.

Ce célèbre poète allemand qui se fit catholique et prêtre, et qui prêcha souvent à Vienne, lors du Congrès en 1814, fut présenté à un des Souverains qui se trouvaient au Congrès, et ce prince ne lui dissimula point qu'il blâmait ceux qui changeaient de religion. "Et moi aussi, Sire, reprit M. Werner, je trouve que Luther a eu très grand tort de changer ; et c'est parce que je suis de cet avis que je suis revenu à la foi qu'il avait quittée." Le Souverain, qui était protestant, ne répondit rien, et on ne voit pas trop, en effet, ce qu'il avait à répondre.

Le Présent de Noël.

"Noël ! un enfant nous est né !
Chantait la mendiante arrêtée à la porte :
"Le Sauveur attendu nous est enfin donné ;
"Les clefs du Paradis, sa main nous les apporte.
"Noël ! joie à tous les bons cœurs,
"Jolie à tous les chrétiens, cette nuit de décembre,
"Noël !....." Une voix s'éleva dans la chambre :
"—Femme, chantez plus bas ! femme, chantez ailleurs.
Et la porte entr'ouverte : "Eloignez-vous de grâce !
Reprit la voix ; partez, ne dites pas ainsi ;
Jolie à cette maison ! Hélas ! ce qui se passe
Entre ces quatre murs, vous le voyez d'ici."
Et la chanteuse avança la tête,

De la chambre attristée interrogea le deuil ;
Puis referma la porte, et resta sur le seuil,
Oubliant à la fois le cantique et la fête.

Les yeux déjà fermés et prêts pour le tombeau,
Pâle, flétri par la souffrance,
Un homme allait mourir, et pour sa délivrance
Brillait ce lugubre flambeau
Que n'alluma jamais la main de l'espérance.

Quatre enfants pleuraient à genoux,
Groupés autour du lit où se penchait leur mère
Qui, pleurant elle-même, exhortait son époux,
Et détachait pour lui la croix de son rosaire.

Près de la mendiante assise
Toujours devant la porte, un passant s'arrêtait ;
Ce passant était beau, jeune, riche, et sortait
Des mystères sacrés célébrés à l'église.
En songeant à l'étable, aux présents des pasteurs,
Il se disait tout bas : " Dans cette nuit heureuse,
Que donner à Jésus, dont la main généreuse,
A mon berceau doré prodigua les faveurs ?"

Et comme il creusait sa pensée,
Il vit la mendiante et l'entendit gémir ;
"—Pauvre femme, dit-il, va-t-elle s'endormir
" Sur la pierre glacée ?

"Vous n'avez pas d'abri ?" "—Comme Jésus Enfant,
J'ai dans l'autre quartier, sous le toit d'une crèche,
Entre le bœuf et l'âne, un peu de paille fraîche
Qui me couvre la nuit et du froid me défend.

"Ce n'est pas sur moi que je pleure,
Je suis seule à souffrir. Là, dans cette maison
Un père, un malheureux touche à son heure dernière...
Quatre enfants ! une femme ! un horrible abandon !
Entrez, ô bon jeune homme ! empêchez qu'il ne meure !"

Et l'aumône abondante, et la sainte amitié
Entrèrent à la fois dans la chambre bénie ;
Et celui qui jamais ne console à moitié,
Sous une larme de pitié

Eteignit pour longtemps le cierge d'agonie.

Le riche avait trouvé son présent de Noël,
Du pain pour les enfants, du travail à la femme,
A l'ouvrier, des soins, l'espoir, la paix de l'âme,
Et, plus que tout cela, cet accent fraternel
Que le frère indigent de ses frères réclame.

Ce bonheur d'être utile, oh ! vous le connaissez,
Braves Canadiens dont la forte jeunesse
Ne comprend les loisirs, l'étude, la richesse,
Qu'au profit des plus délaissés !

Prévenir des écarts, apaiser des colères,
Consoler des malheurs, secourir des besoins,
C'est un noble mandat ! Vos paroles, vos soins
Suivent l'injure aussi, comme font les prières.

Courage, poursuivez ! Les solides honneurs
Descendent de Dieu même, et ceux-là sont les vôtres,
De nos devoirs, de nos bonheurs

Le plus doux est celui qui rapproche les cœurs ;
Toute la vie est là : S'aimer les uns les autres.

VIOLEAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également chez Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.